

L'ACTUALITE BRULANTE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Lundi, 7 Novembre, 2005

Saint-Étienne,

envoyée spéciale.

François Rancillac présente Biedermann et les incendiaires, pièce écrite en 1958 par l'auteur dramatique suisse alémanique Max Frisch, qui s'éteignait en 1991 (1). Des incendies criminels ravagent le quartier du héros de la pièce. Confortablement installé sous son coucou suisse, M. Biedermann (François Font), bourgeois paisible, riche à millions, fabriquant de lotions capillaires, lit le journal du soir. Mme Biedermann (Françoise Lévy) ne va pas tarder. Mais que fait la police devant cette situation brûlante ? Il faut les fusiller ces salopards, s'exclame Biedermann. On sonne à la porte. Un homme (Jean-Pierre Laurent), physique de lutteur, veste de clochard (costumes de Sabine Siegwalt), fait irruption dans le salon. Il a faim. M. Biedermann lui donne à manger mais ce nouveau Boudu tape l'incruste, réclame un lit pour la nuit. Va pour le grenier. M. Biedermann a du coeur. Du moins le croit-il. Pourtant ne vient-il pas de licencier son associé, le véritable inventeur de la lotion qui fait aujourd'hui sa fortune ? Derrière cette usurpation, Max Frisch en pointe une autre, celle de son pays, la Suisse, « neutre » pendant la guerre, dont la richesse s'est édifiée, sous couvert de secret bancaire, avec beaucoup d'argent et de biens spoliés parmi les victimes du conflit, juives essentiellement. Le bourgeois débonnaire, désireux d'être en paix avec sa conscience par crainte d'un affrontement offre un toit à cet homme inquiétant, qui s'avère être un pyromane, bientôt rejoint par un autre (Louis Bonnet).

décor inflammable

Afin de signifier la demeure bourgeoise où se déroule ce drame du pire, François Rancillac a opté pour l'efficacité d'un décor hautement inflammable (sur une idée de Raymond Sarti). Le pseudo-salon bourgeois est ainsi constitué d'un empilement de cartons de lotions capillaires qui se cassent la figure. Ce bunker de la marchandise sécurisée est plus fragile qu'il n'y paraît. Une nuit suffit aux deux acolytes pour transformer le grenier en dépôt d'armes et d'explosifs, à l'aide de bidons et de jerrycans d'essence.

Dans cet univers sens dessus dessous, le désordre contamine les têtes. M. Biedermann, idéaliste indémodable, opportuniste, lâche, volontiers collabo, fait mine de découvrir, le temps d'un repas avec ses deux hôtes, l'injustice sociale, ordonne à sa bonne (Shams el Karoui) d'ôter son tablier, la nappe et les chandeliers.

La pièce pose plus de questions qu'elle n'offre de réponses. Max Frisch ne fait pas la leçon. Biedermann est-il coupable ou innocent ? La violence des deux « canailles » est-elle inexplicable, gratuite ? Un chœur à l'antique, constitué de comédiens amateurs assis dans les rangs du public, se lève à brûle-pourpoint, d'abord en civil puis casqué.

la leçon de Brecht

Toute illusion scénique est battue en brèche. C'est que Max Frisch, magnifiquement servi par François Rancillac, a retenu la leçon de Brecht, rencontré en 1948 à Zurich. Il s'en démarque toutefois en réalisant, selon son propre aveu, « une pièce didactique sans doctrine ». La mise en scène laisse la porte ouverte à toute signification, sans appuyer à l'excès sur l'aspect farce. Le metteur en scène choisit une fin, rarement montée (dramaturgie de Frédéric Révérend) où, sous l'espèce de l'enfer, tous se retrouvent après une ultime explosion. Le petit personnel diabolique est en grève, faute de chair à rôtir car jusque dans le ciel, on s'arrange pour blanchir les politiciens.

(1) Jusqu'au 24 novembre,

à 20 h 30,

à la Comédie de Saint-Étienne, 7, avenue Émile-Loubet. Renseignements et réservations au : 4 77 25 14 14.

Muriel Steinmetz